Opinions

L'invité

L'éthique: panacée ou placebo?

L'éthique est devenue le seul discours acceptable sur les valeurs. Les autres sources d'autorité ont été relativisées: la loi, la morale, la religion et même, en un sens, la science. Mais victime de son succès, l'éthique risque à son tour de se dégrader en bien-pensance, voire en vecteur de domination. Pourquoi échapperait-elle aux rapports de force et aux calculs d'intérêt?

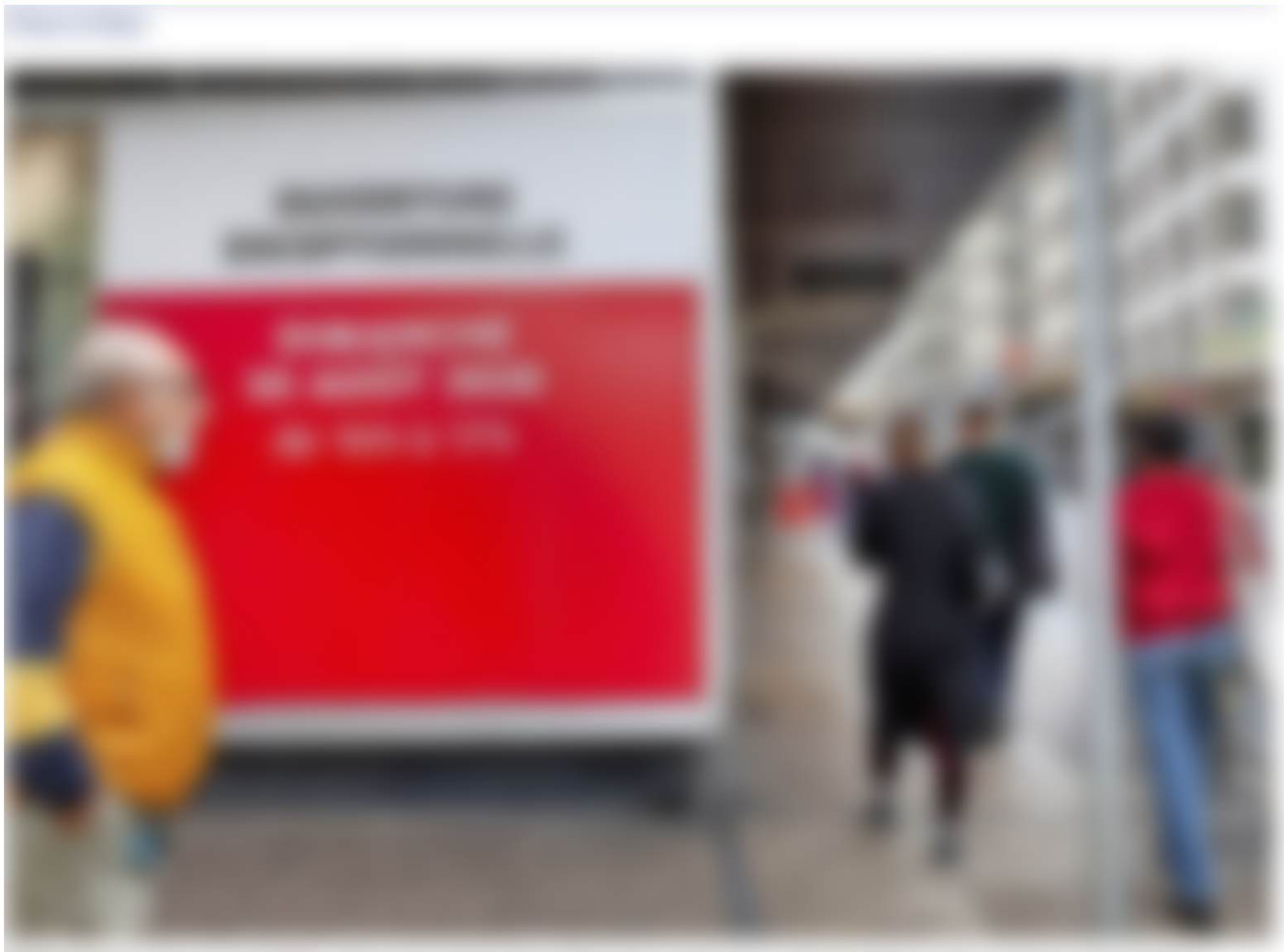
Question cruciale car, sans la boussole des valeurs, toute organisation finit par dériver vers le tourbillon des finalités intermédiaires, aspirée par des indicateurs de performance, des organigrammes, des systèmes d'information, au détriment de sa finalité réelle.

Tout comme la morale avec laquelle elle partage le même sens étymologique de «comportement» (mores en latin, ethos en grec), l'éthique s'intéresse à nos actions, non pas du point de vue de leur description matérielle, mais de leur prescription, c'est-à-dire de ce qu'elles doivent être en fonction de traditions, de principes, de valeurs. Bref, l'éthique renvoie à la conscience du bien et du mal.

Mais là où les prescriptions religieuses étaient fondées sur une transcendance indiscutable, la morale sur des principes métaphysiques prouvés, la loi sur un intérêt bien compris, l'éthique manque de fondement. Née de la mauvaise conscience entraînée par la critique des dogmes oppresseurs, qu'ils soient religieux, colonialistes, idéologiques, l'éthique cherche à inclure tout le monde, sans distinction. C'est sans doute ce qui la sauve. Car cette absence de fondement dans une norme donnée la rend disponible à l'appropriation individuelle, à la réflexion collective sans présupposés, sans jargon, sans «valeurs venues d'en haut».

Mais si l'éthique ne se fonde sur aucune doctrine, de quoi est-elle faite? Rejoignant là-dessus la philosophie, elle est la question même de son contenu, qui ne peut être déterminé que par la collectivité dont elle émerge, puisque son but est de bien vivre ensemble. Aussi l'éthique est-elle avant tout une arène faite pour permettre à tous les individus d'échanger sur un pied d'égalité. Mais échanger à propos de quoi? Eh bien, de l'existence même d'un contenu, c'est-à-dire du fait qu'il existe ou non des principes absolus du bien et du mal.

La réflexion éthique consiste alors à déterminer, pour chaque situation problématique, le critère de jugement le plus approprié entre des valeurs absolues, à définir, et un calcul des intérêts, à circonscrire. Dans la santé par exemple, faut-il placer en institution une personne en déclin cognitif contre sa volonté? Comment attribuer un organe dans une situation de pénurie? Jusqu'où dire la vérité à un malade qu'elle risque de démoraliser? À chaque fois, la décision est incertaine, entre le respect d'un principe (liberté individuelle, égalité des personnes, devoir de vérité) et d'un intérêt (sécurité, maximisation de l'utilité, santé). Ces exemples médicaux n'ont pas de «bonne solution», et c'est pourquoi celles et ceux qui tranchent seuls, ignorant si leur choix est le meilleur ou le moins mauvais, se sentent coupables, insuffisants, maltraitants.

L'éthique est donc une sorte de placebo moral: sans principe actif mais permettant, par l'éclaircissement des enjeux, de prendre des décisions justes, ou du moins justifiables, collectives, disculpant les individus, loin des dogmes et des postures. Cette construction du consensus est un modèle pour prendre des décisions difficiles, mais aussi pour vivre ensemble, à l'heure où la quête de vérités révélées antagonise nos sociétés.

Guillaume von der Weid
Philosophe en éthique médicale